





# Le tambour des larmes

## Du même auteur

*Et le ciel a oublié de pleuvoir*, roman, Dapper, 2006.

*Nouvelles du désert*, nouvelles, Présence africaine, 2009.

« Pour qui refleurira le printemps ? » in *Rêves d'hiver au petit matin*, Elyzad, 2013.

*Le Griot de l'émir*, roman, Elyzad, 2013.

*Le Tambour des larmes*, roman, prix Kourouma, prix du Roman métis des lycéens, Elyzad, 2015.

*Je suis seul*, roman, Elyzad, 2018.

Beyrouk

# Le tambour des larmes

roman

elyzad *poche*



Il n'y avait ni lune ni étoiles ce soir-là. La luminosité s'était éteinte et le ciel ne parlait pas. Il n'y avait plus de couleurs ni de formes. Les dunes et les arbres avaient fondu dans le noir sidéral. L'univers obscur avait tout avalé. Je tournais les yeux partout pour traverser les ombres, et je psalmodiais des sourates pour conjurer les djinns de la nuit.

J'étais pourtant heureuse de ce mutisme des choses, parce qu'il me riait à moi. Je savais qu'ils ne me retrouveraient plus facilement, que le noir aveuglerait leurs yeux, que le vent de sable déréglerait leurs sens et effacerait mes pas, et que je devais seulement, pour leur échapper, aller tout droit. Ne pas s'affoler, ne pas crier, ne pas pleurer, seulement aller tout droit. L'horizon que je poursuivais était juste là, devant moi. Tous les bergers l'avaient dit.

Je fus tentée de m'arrêter un peu, pour souffler, pour me libérer de mon lourd fardeau, pour allonger les bras, secouer la tête, me palper le corps, pour aussi humer l'air, écarter les ombres de la nuit et écouter le silence du

ciel. Mais j'y renonçai vite et je pressai le pas. Ne point faiblir, ne point tomber, ne point m'oublier, sans rien oublier, même pas ma vraie douleur, là, ni ma colère, là, ni l'amour immense qui remue en moi, là ! Je me répétais tout bas que j'étais bien moi, que je ne rêvais pas, que je n'étais pas une autre, que tout cela était vrai : j'avais bien rompu les amarres qui me liaient aux cultes, j'avais volé les contes et les vanités de la tribu, je courais bien pour rattraper les songes qui perturbaient mes nuits. Je devais seulement leur échapper toujours, et rejoindre coûte que coûte les lumières invisibles, là-bas, et enfin la toute petite chose qui était à moi, le bout de rêve que personne n'aurait dû m'arracher.

Je ne savais pourtant rien des jours à venir, je ne voyais ni rencontres, ni chemins, je n'entrevois pas de véritables portes, ni où j'irais, ni où je vivrais, ni ce qui m'attendrait là-bas. Rien. Si ! Une minuscule lueur tout de même, improbable, impossible peut-être : Mbarka. Mais je refusais obstinément d'interroger l'avenir. Pourquoi appeler des lendemains qui se taisent, des échos qui ne répondent pas, quémander des mains encore inconnues, tracer des sentiers aux ramifications infinies, réfléchir aux choses que refusait l'esprit. Je suis d'ailleurs folle, tout le monde le dit, pourquoi donc interroger la raison ? Il y avait seulement

ce qui était à moi, une chair qui était ma chair, un sang qui était mon sang, et le reste, tout le reste, n'était qu'une voie aveugle que je devais emprunter, que je devais conquérir... pour parvenir à ce qui m'appartenait.

Et moi, Rayhana, si fragile et menue, je n'avais peur de rien. J'étais prête à tout, à affronter les ogres de la nuit et les serpents des sables, à plonger seule dans l'enfer des cités. Rien ne m'effrayait, ni les parchemins d'hier, ni les pages indéchiffrables de demain. Aucun danger ne m'effleurait l'esprit, car j'étais prête à tâtonner un siècle, à me débattre mille années et à crier mille années encore le nom de mon amour perdu, à travers tous les Sahara du temps.

J'imaginai avec un frisson de plaisir le grand émoi au campement. Ma mère qui perdrait alors sa morgue impassible, qui agiterait certainement les bras et se couvrirait la tête de sable, Memed qui pleurerait peut-être, mollement, comme il sait faire, mes amies qui se regarderaient, muettes pour une fois, estomacées, les femmes qui toucheraient la terre de leurs doigts pour éloigner le malheur, les esclaves qui riraient tout bas : elle a quitté son foyer ! Puis l'incrédulité, la consternation de tous, la terre qui se fend sous leurs pieds, les nuages enfuis soudain et pour toujours du ciel, les mains sur le cœur, sur les têtes, et la fureur

qui ravalerait leurs corps, les yeux révulsés, les veines des tempes qui gonfleraient et les cris d'horreur qui sortiraient, puissants, des poitrines velues : elle a emporté le tambour !

Une masse sombre se dessina devant moi. Je reculai un peu, me frottai les yeux puis avançai prudemment, le cœur aux aguets : tout un troupeau était là, qui ne s'ébrouait que très peu et qui ne renvoyait au ciel que les blatètements doux de chameaux bien repus. Les toisons brunes se confondaient avec le sable, et les yeux globuleux brillaient dans l'épaisseur de la nuit. Je vis, un peu plus loin, le maigre feu du berger. La faim se rappela à moi, et la fatigue extrême. Combien de temps avais-je marché ? Je ne savais plus rien, j'entendais seulement bruire mon estomac et haleter mon cœur et un lourd engourdissement commençait à m'envahir les membres et les yeux.

Le berger chantait seul dans la nuit. Sa voix mélodieuse remplissait l'air d'une étonnante fraîcheur. Je ne pouvais voir ses traits, mais je distinguais, à travers la faible lueur, sa silhouette frêle. Et la vieille complainte qu'il chantait refoulait les démons et les peurs. J'eus la tentation de l'approcher, mais je me retins. Non, je ne lui demanderais rien, au berger, me dis-je, ni la chaleur de son feu, ni une part de ses provisions. Il aurait d'ailleurs peur

de voir apparaître à cette heure une femme dépenaillée et souffrante, un djinn il pense-rait, et il s'enfuirait aussitôt, et puis demain il en parlerait aux bergers qu'il rencontrerait sur son chemin, et ils sauraient la direction que j'ai prise. Je ne pouvais pas cependant contourner le troupeau, parce que j'avais peur de me perdre. C'est tout droit, m'avait-on bien dit. Je me sentais pourtant fourbue, ma tête bourdonnait fort, et mes bras s'étaient endormis.

Je déposai mon fardeau. Et là, en une étonnante fulgurance, je revis avec pleine netteté encore le brasier que j'avais allumé. Je vis les flammes s'emparer des esprits, les hurlements fuser des entrailles, les pleurs, les gémissements et les malédictions qu'on allait m'envoyer, le Chef debout, le visage défait, regardant tout autour de lui, appelant des yeux la mort et les antiques razzias, oui, le Chef hurlant, souffrant, blessé dans son stupide orgueil et son aveuglement, et les marabouts qui traceraient des mots sur le sable pour que je devienne aveugle et revienne, les guerriers qui allaient se saisir de leurs armes et jurer de me ramener morte ou vive.

Jamais le tambour de la tribu ne devait toucher terre, jamais des mains impures ne devaient l'approcher, jamais il ne devait quitter le cœur de nos campements, le tambour c'est

nous, le tambour c'est notre présence, nos têtes relevées, notre voix, « le *rezzam*, disaient-ils, c'est le fanion sacré de la tribu, c'est le drapeau qu'ont porté nos pères et les pères de nos pères ». Et voilà, moi Rayhana, la mauvaise, j'ai accompli le geste fatal, j'ai étranglé vos voix, j'ai châtré votre force, j'ai brûlé vos tentes, j'ai insulté vos aïeux et les miens, j'ai appelé à vous la honte, je me suis emparée de votre *rezzam*, le *tobol*\* sacré, et je l'ai souillé de mes mains de femme, de ma poitrine impure, et puis je l'ai laissé choir. Le tambour de la tribu a touché terre. Il va, si vous ne le reprenez pas, perdre la baraka première, ne plus gronder pour vous, ne plus avertir des dangers qui guettent, ne plus appeler les braves à la mort. Votre tambour s'est tu, parce que, moi, Rayhana, la mauvaise, la dévergondée, je l'ai conquis.

Je ne ressentais aucun remords. J'exultais en pensant aux colères et aux chagrins qui allaient jaillir. Ils allaient enfin goûter à l'amertume et à la honte. Une minuscule portion de douleur. Incomparable au gouffre qu'ils avaient creusé en moi ! J'ai volé leur tambour, certes, et eux, que ne m'avaient-ils donc pas pris ? Moi-même, oui, tout moi-même, ils m'avaient endormie pour m'arracher les entrailles, ils

\* *Rezzam* et *tobol* sont les noms attribués au tambour émiral ou tribal.

m'avaient volé le ventre et le petit cœur qui s'y reposait.

Je me levai et avançai lentement, en caressant les bosses des chamelles qui rongeaient paisiblement les herbes, accroupies et somnolentes. Tracés au fer rouge, sur leur cou, des signes de chez nous. À quel membre de notre tribu appartenaient ces bêtes ? Que m'importait, après tout ! Je n'avais plus rien à voir avec les miens parce qu'ils m'avaient interdit d'aimer et que j'avais effacé les sourires satisfaits de leurs faces tranquilles. Je me rassis encore, je m'adossai à la panse de la chamelle la plus dodue et fermai les yeux. Je sentis petit à petit revivre mes os et un peu de chaleur remonter en moi. La faim se réveilla aussi. Je me saisis d'un vieux pot, rejeté là, cabossé et malodorant ; je le rinçai avec du sable et me penchant, j'enlevai la grossière toile qui recouvrait le pis de la bête ; et je me mis à la traire avec tendresse, et ses faibles blatètements adhèrent à mon geste et en moi se raviva, spontanément, l'adhésion atavique aux choses qui m'avaient vu naître. Je bus goulûment et jetai le pot au loin. Non, ni les gestes, ni les souvenirs, ne doivent me tromper, je n'étais plus d'ici, je n'étais plus de nulle part, je devais seulement m'éloigner. « Tout droit », avaient dit les bergers.

Dans la nuit noire, je trébuchais souvent au pied de dunes immenses que je devais gravir,

je poussais devant moi, en ahanant fort, le tambour sacré, mes pieds s'enfonçaient dans le sable, et je m'affalais parfois sur le ventre, glissais en arrière puis remontais, je pleurais tout haut et je maudissais les tribus, les vents et les sables. Parvenue au sommet de la dune, je lâchais le tambour et l'entendais rouler sur le sable mou. Je me laissais ensuite entraîner dans une chute vertigineuse qui me faisait choir, sans force, à l'autre versant. Je me levais alors, reprenais mon fardeau et ma marche douloureuse.

Je découvris soudain sous mes pieds nus la dureté tranchante d'un reg. Je faillis crier de joie. Maintenant la poursuite serait plus ardue, j'avais atteint le pays des cailloux qui écorchent les pieds mais qui ne retiennent pas les traces, j'avais peut-être vaincu, me dis-je. Ma marche s'en trouva tout de même ralentie car, aveugle dans la nuit noire, je tâtonnais souvent pour ne pas trébucher sur une pierre acérée. Mes pieds, tailladés, étaient endoloris, mes jambes tremblaient un peu et mon cou, alourdi par le poids du tambour, semblait vouloir s'affaisser. Mais je savais que sur les regs, il ne fallait jamais s'arrêter. Je fermai les yeux et traînai, par ma seule volonté, mon corps chancelant sur les terrains rugueux et impitoyables.